

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 58 (1920)  
**Heft:** 16  
  
**Artikel:** A la pose !  
**Autor:** J.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215524>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :  
Imprimerie FACHE-VARDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS  
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.  
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,  
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

4 fr. 50

en s'adressant à l'administration, Pré-  
du-Marché 9, Lausanne.

**Sommaire** du Numéro du 17 avril 1920. — Armoi-  
ries communales : Aigle. — Lo VILHIO  
DÈVESA : On tzan de chuda (C. Ruffieux). — A la  
pose ! J. M.). — Ce que disent les écoliers. — Chez  
nous : L'école de mon village (G. Héritier). — Guntz  
l'inépisable. — La veuve du paralytique. — FEUIL-  
LETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier) fin.



ARMOIRIES  
COMMUNALES



AIGLE. — Les splendides armoiries d'Aigle con-  
sistent en un écu divisé horizontalement en deux  
parties égales. La partie supérieure est noire et sur  
celle-ci se détache un aigle éployée jaune; la par-  
tie inférieure est jaune, sur celle-ci s'étale un aigle  
noir.

Ce sont des armes parlantes.

Aigle dépendait de la maison de Savoie qui con-  
fia à l'ancienne famille d'Aigle le soin de gouverner  
le bourg à titre de vidomes. Les nobles d'Aigle dont  
le nom figure déjà en 1179 ont donné leurs armes  
à la ville.

L'écusson d'Aigle figure, entr'autres, sur un des  
vitreaux de la cathédrale de Lausanne, sur le dra-  
peau des tireurs de la Bourgeoisie d'Aigle dits les  
Mousquetaires. Disons que la dernière édition de  
l'Armorial vaudois donne une représentation par-  
faitement fautive des armes d'Aigle. L'armorial des  
bourgs et villes suisses de Gauthier met la partie  
jaune en dessus de la noire, ce qui n'est pas exact.

La commune d'Aigle possède quatre sceaux,  
dont un très beau et magnifiquement gravé date  
du seizième siècle.

La vignette que nous donnons ici est la repro-  
duction d'un sceau du dix-huitième siècle. On voit  
l'écu ovale aux armes de la ville dans un cartou-  
che orné d'une couronne ducale et entouré de la  
légende : *Sigillum Burgisae Aquilae* (Sceau de la  
bourgeoisie d'Aigle).

Tel père, tel fils. — Un négociant se plaint à un  
ami du peu de progrès de son fils au collège.

— Mon cher, dit-il, ce gamin-là ne sera jamais bon  
à rien.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il vous suc-  
cèdera !

Profond. — Le jeune Casimir interroge son res-  
pectable auteur :

— Dis-moi, papa ?... Qu'est-ce que c'est donc qu'un  
journal bien pensant ?

— Mon fils, c'est celui qui pense exactement comme  
la personne qui le lit !

Morale d'avare. — Un avaré reprochait à son neveu  
d'être toujours court d'argent :

— Mais, mon oncle, vous ne me donnez pas de quoi  
vivre.

— Raison de plus. C'est surtout quand on n'a pas  
de quoi vivre qu'il faut savoir faire des économies.



ON TZAN DE CHUDA

(Patois grugérien.)

N nonantè-nâ, no j-an j-ou la granta rèyu-  
va de chudâ dè Friboa, Vô, Dzenèva, Nou-  
tzathi è to lo trayin; vo chédè kè n'in d'avi  
on machakro; vo betèrà bin inthiblyo ti lè j-abitan  
dè pè Kreju, Vélachemon, lè Grandzè-d'Erlin, Che-  
nède, Montèku, Tatrò, Gratávatzte, Karignan è on  
tziron dè j-òtrè gròchè kemounè, ke ly monteran  
rin.

N'in d'an-the brathâ è trouppâ l'erba ! è la kava-  
leri è le koloniè ! Ly an to betâ à fu è a chan.

Le dzou dou gran déflè, on payijan ché pojà chu  
chon tzan dè pre-dè-tèra po vèrè pachâ lè chudâ.  
To d'on cou, che betè a fère di lulayè ochkurè :

— Ou mèràhlyo ! mèràhlyo ! ke bramavè a hôte-  
lè-vouè.

On ofihyi, que pachavè per inke, ly demandè chin  
ke l'avi a bramâ ou mèràhlyo.

— Mèràhlyo ! mèràhlyo ! mèràhlyo ! ke fâ onco  
plye fè le payijan po tota rèponcha.

E l'a bramâ d'inchè tantè ke moncheu Rufi è la  
binda di j-inplyumatchi dè pè lè j-Alèmagne, l'An-  
gletère, la Franthe, lè Kojakè, lè Turc, lè Grec, lè  
j-Etalyin è tota la binda l'ochan oyu. Moncheu Rufi,  
in bon Vòdoi dou tyinton dè Vô, ché tirè pri dou  
bràmèri è ly fâ :

— Ty'a-tou a tan bouèlâ per ike è kin mèràhlyou  
vèi-to per tye ? Se te vaou pâ bintou boutzi dè  
brâmâ, tè fèzo eskofyâ pè mè sordâ.

Mâ le payijan, ke n'avi pâ frè i j-yè, ly repon :

— A ! vo krédè ke n'a pâ dè tiè brâma ou mè-  
rahlyo ! Dèfuri pachâ ly è plyantâ chu ché tznâ di  
pre-dè-tèra, chède-von chin ke ly à krè !

— Di trufè, binsu, repon le colonel Rufi.

— Ebin, vo vo tronpâdè, moncheu, ly a krè di  
chudâ ke ly an tot'inmouèjèlâ è tot'avutrà.

Adon moncheu Rufi infonhè ché j-èperon din  
le hlyan dè chon grijon è fo le kan in rèkathalin.  
L'è oyu dre ke lè pre-dè-tèra ou payijan iran j-ou  
bin payi.

Cyprien Ruffieux.

A LA POSE !

— Ces messieurs désirent ?...

— Se faire photgraphier, mademoiselle.

— Bien. Ensemble ou séparément ?

— Oh ! c'est mon ami seul qui veut son portrait.  
Je ne l'ai accompagné que pour lui donner du cou-  
rage.

— Oh ! monsieur, ce n'est pas si terrible que ça.

— Hé !... hé !... Je ne sais pas que vous dire...

— Vous n'êtes pourtant pas ici dans le cabinet  
d'un dentiste ou d'un chirurgien.

— Non, c'est vrai. Vos beaux yeux et votre gra-  
cieux sourire nous rassurent complètement.

— Allons, tant mieux. Alors, si ces messieurs  
veulent bien prendre place. Je vais prévenir le pa-  
tron.

Elle sort.

— Jolie, la petite, qu'en dis-tu Fred ?

— Oui, pas mal. Mais je n'ai pas l'esprit à ça pour  
le moment.

— A quoi donc penses-tu ? Tu cherches la tête  
à faire devant l'appareil. Ah ! tu sais, mon vieux,  
ça a une grande importance. Il n'y a pas, la photo-  
graphie, c'est fidèle, c'est documentaire. Pas mèche  
de contester.

— Ah ! c'est bon, toi ! On dirait, ma parole, que  
tu t'amuses de mon énervement. Tu sais fort bien  
que je ne suis venu ici qu'à mon corps défendant,  
parce que ma femme et mes gosses me persécutent  
depuis plus d'un an. Je ne comprends pas pourquoi  
j'ai cédé. (Fred arpente la chambre à grands pas.)  
Oh ! je ne te le cache pas, j'ai bien envie de m'é-  
chapper. Il en est encore temps...

Une porte s'ouvre, le photographe paraît :

— Bonjour, messieurs. Lequel de vous désire  
poser ?

— C'est mon ami, monsieur. Ça se voit, du reste.

— Ça se voit !... A quoi ?... As-tu fini, Sam, avec  
tes blagues !

Le photographe, souriant :

— Votre ami est un farceur. Si ces messieurs veu-  
lent bien monter à l'atelier.

— Je te laisse, Fred, je t'attends ici. Bon courage !

— Non, viens avec moi. Vois-tu, je me sens tout  
bête.

— Diable, mon vieux, c'est pourtant pas là l'air  
de circonstance. Tu choisis vraiment mal ton mo-  
ment.

Les deux amis, suivis du photographe, montent  
à l'atelier.

— Monsieur désire-t-il un portrait en pied, à  
trois-quarts ça ne va pas mal.

— Qu'en penses-tu, Sam ?

— Mon té, je ne sais pas. Il me semble qu'un  
trois-quarts ça ne va pas mal.

— Soit, un trois-quarts, donc.

— Bien. Monsieur veut-il poser debout ou assis ?  
Devant un meuble ou non ? On peut, par exemple,  
choisir une pose qui rappelle la profession de mon-  
sieur...

— Monsieur est journaliste.

— Ah ! journaliste ! (Le photographe redouble  
de prévenance.) Oui, alors, monsieur pourrait poser  
assis, comme à sa table de travail, la plume à la  
main...

— Ou les ciseaux...

— Décidément, monsieur est farceur. Allez, c'est  
une bonne chose, surtout par le temps qui court,  
que d'avoir toujours le mot pour rire. Tenez, moi...

— Oui, eh bien, si vous voulez, je poserai assis  
à une table. Ça me donnera une contenance.

— On placera sur la table beaucoup de livres,  
de journaux, de papiers pour attester la prodigieuse  
activité de monsieur.

— Et puis tu prendras un air pensif, absorbé. le  
front dans la main, pour répliquer à ceux qui re-  
prochent à tes articles d'être d'un esprit facile.

Le photographe a disposé la table et une chaise  
avec haut dossier aux colonnes torsées. Sur la table,  
il a placé une belle écriture, dans laquelle est plan-  
tée une plume d'oie. Des livres de toutes grosseurs,  
comme de toute nature — il y a entr'autres un Ma-  
nuel de cuisine — et des journaux de toute opinion  
sont étalés à droite et à gauche.

— Eh bien, si monsieur veut prendre place.

Fred va s'asseoir. Il prend la plume d'oie et cherche une attitude.

— Monsieur veut-il bien s'approcher un peu de la table... Là, ça va bien.

— Tu es superbe, mon cher; on dirait feu Emile de Girardin. Il ne manque que la mèche.

Le photographe arrange le bras de Fred; il lui redresse un peu la tête; il abaisse un peu l'épaule. Puis il s'éloigne de quelques pas pour mieux juger de l'effet.

— Ça ne va pas mal. Regardez dans cette direction, monsieur... Oh! ne tournez pas autant la tête... Oui, comme ça... Effacez un peu l'épaule gauche... Avancez légèrement la main droite... Là, ça va très bien, ne bougez plus.

Tandis que Fred, pareil à une statue, n'ose bouger une ride, le photographe, au moyen d'une grande perche, tire un rideau, en repousse un autre; il règle l'éclairage. Puis il disparaît sous le grand drap noir, derrière l'appareil, qu'il règle de même. Lorsqu'il ressort de dessous le drap noir :

— Cette fois, monsieur, c'est tout à fait bien, restez immobile, je vous prie. Je vais chercher la plaque sensible.

Le photographe revient avec la plaque, qu'il place dans l'appareil. Puis, tenant la poire de caoutchouc qu'il va presser pour déclencher l'obturateur de l'objectif :

— Maintenant, je vais commencer. Ne bougez pas, monsieur; prenez votre air naturel. Un peu souriant, n'est-ce pas là!... C'est fait!

Fred pousse un gros soupir de soulagement et va se lever.

— Non, monsieur, je vous prie, restez encore. Je veux prendre une seconde pose, au cas que la première n'ait pas tout à fait réussi. Vous pourriez peut-être vous placer un peu plus de face... Là, comme ça... c'est très bien.

Le photographe tire encore un rideau, en repousse un autre et l'on recommence l'opération.

— Eh! bien, monsieur, cette fois c'est tout. Je vous remercie. Voulez-vous seulement attendre quelques minutes encore, le temps de voir si les plaques ont réussi.

Le photographe disparaît dans le cabinet noir.

— Ah! ben, mon cher, je suis content que ce soit fait; mais je n'y reviendrai pas, je te le promets bien. Ouf! quelle corvée; j'ai les nerfs de la nuque ankylosés.

— C'est rien, ça passera. Mais sais-tu que tu avais tout à fait l'air de quelqu'un.

— C'est vrai?... Tant mieux, puisqu'il a fallu y passer.

Le photographe rentre souriant et en se frottant les mains.

— J'ai le plaisir de vous dire que c'est réussi. Vous êtes vraiment très bien, monsieur. Je crois que c'est un portrait qui vous fera plaisir et à votre famille, à vos amis aussi. Tous voudront l'avoir. Monsieur aura l'obligeance de repasser dans cinq jour, pour voir l'épreuve.

— A présent, mon vieux Fred, il nous faut aller partager trois décis, sur la peur. Qu'en dis-tu?

J. M.

### CE QUE DISENT LES ÉCOLIERS

**L**ES examens primaires viennent de se terminer. Comme chaque année, les compositions renferment des choses savoureuses, dont voici quelques échantillons.

Sujet : « Le gendarme ». — Dans la ville d'Yverdon ils ont un complet expret pour ça, comme partout. Le gendarme met le même habit la semaine et le dimanche. A chaque jambe du pantalon se trouve un galon. Dans la gendarmerie, on met des hommes qui font du mal ou qui se conduisent pas bien. — Le gendarme n'a pas de métier régulier, car lorsqu'il arrive à son travail, il ne sait pas ce qu'il devra faire de sa journée. — Mon oncle qui est gendarme est recouvert d'un habit bleu... — A son côté il porte une épée vêtue d'un fourreau toujours brillant. — Le gendarme est sévère, on peut le remarquer sur sa figure. — Le gendarme va quelquefois dans les cafés, les restaurants pour voir s'il y a des ivrognes; mais parfois ils leur arrive à

eux aussi de boire plus qu'il ne faut, mais il ne se montre pas.

Sujet : « Lettre à une amie pour l'engager à éviter les dépenses inutiles. » — Quant tu as des centimes rouges garde tous ça parce que un centime si on les économise devient un petit ruisseau, à tu compris.

Sujet : « L'atelier du menuisier. » — Pendant la guerre, il fabriquait des maisons françaises; dans son atelier, il n'y avait plus que cela.

Sujet : « La fête des soldats. » — Le 31 décembre 1914, je suis allée voir mon papa à Villars-les-Moines; nous avons pris chambre chez le baron de Béquenried. Le soir, tous les soldats, depuis le plan-ton jusqu'au colonel, n'ont pu observer la consigne. — L'après-midi se passa joyeusement; à quatre ils parcourent encore la ville au son de la musique.

(Le Peuple.)

La livraison d'avril 1920 de la **Bibliothèque universelle et Revue suisse** contient les articles suivants : Un centenaire. Le Genevois J.-P. Vieuxseux et l'unité italienne (1779-1863) (Arnaldo Arzani); Les « pre-si » de Gènes (Henry Aubert); Les candidatures de Benjamin Constant (G. Rudler); Cet imbécile de Claude! Roman (Cinquième partie) (C. Vallon); Une tempête. Nouvelle (H. Laman Trip de Beaufort); La destruction des monuments sur le front occidental (D. Baud-Bovy); Simulation de blessures et de maladies (Henry de Varigny); En campagne contre les bolchéviks, par un Neuchâtelois (Sixième partie) (Ph. Jeanneret); Poésies (Pierre Crépieux); Chroniques polonaise (L. Glabisz), allemande (A. Guillard), suisse romande (Maurice Miloud), scientifique (H. de Varigny), politique (Ed. Rossier); Revue des livres.

La « Bibliothèque Universelle » paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.



### L'ÉCOLE DE MON VILLAGE

**L**ELLE n'est plus, cette vieille maison d'école ou plutôt, elle a été désaffectée — pour employer un terme officiel, autant qu'inlégal. Aujourd'hui de braves vignerons l'habitent, mais l'apparence extérieure n'a guère changé depuis le temps où j'étais des fonds de culottes sur des bancs passablement vermoulus. J'aime à revoir cette vieille maison. J'aime surtout à la revoir au printemps parce qu'alors elle me rappelle l'époque joyeuse de mon enfance et de toutes les enfances, l'époque où après le repos forcé de l'hiver on reprend les parties de grands jeux, le long des chemins, dans les prés, sous bois, partout où chante un ruisseau, où fleurit une violette, où gazouille un oisillon.

Le ciel d'avril plane sur la campagne. L'air tremble un peu et les petits bourgeons de la forêt ont leur bonne odeur de sève qui s'écoule. Ce sont de pauvres petits bourgeons, mais tout conscients de leur importance; et c'est plaisir à les voir, éclatant sans bruit, pressant leur écorce luisante et poussant avec obstination une toute petite feuille verte, timide et fripée, qu'il faut aider à se déplier, se repasser, s'étaler au grand jour. Ah! combien nous aimons ces petits bourgeons du printemps. Il y en avait de toutes les grosseurs et de toutes les formes sur le chemin de notre école: ceux des noisetiers se cachaient sous des houpettes jaunes; ceux des châtaigniers ressemblaient à des cocons vernis; ceux des chênes étaient durs et sévères; ceux des merisiers presque rouges et ceux des pommiers sauvages — des blessons — légèrement bronzés.

Et ce chemin des écoliers, quelles délices! malaisé, boueux en hiver, caillouteux en été, rocaillieux même, car, par places, de larges dalles de calcaire émergent du sol et offrent une surface glissante aux souliers trop ferrés et aux bois de socques instables, il nous paraissait, malgré cela, des plus précieux. C'est que les noisettes et les « meurons » n'y manquaient pas et que nous picotons,

en passant, comme des moineaux sur un champ de blé mûr. Et puis, il y avait — il y a encore — quelques grands pommiers, dont les fruits, parfois, tombaient sur le chemin, et il y avait les noix, il y avait un arbre à « blessons ». Bref un vrai chemin du bon Dieu. Jamais avenue scolaire ne fut mieux choisie pour la joie des culottes courtes et des jupes à mi-jambe.

La maison d'école n'était pas moins pittoresque, mais des plus simples: au rez-de-chaussée, l'unique salle d'enseignement; au premier étage, l'appartement du régent. C'était tout. Mais avec une façade tapissée de vignes, dont les grappes, au beau soleil d'août se doraient et, même, se bronzait superbement; un jardin fleuri de lys, de roses, de dahlias, en bordures, comme pour parfumer les choux, les poireaux et les carottes. Un poulailler; une petite fontaine simplette, simplette; une remise pour la pompe à feu... C'était des plus modestes, assurément, mais si gai, si avenant, si propre. Et quels bons rires, pendant les « sorties » — c'est ainsi que nous appelions les dix minutes de récréations après deux heures d'étude — quelles extraordinaires parties de saute-mouton, de cheval fondu, de barre!...

T'en souviens-tu, Oguey? T'en souviens-tu, Pouly? On jouait à la cache. Et il y avait, je vous assure, une belle collection d'endroits où nous terrer. Ces endroits n'ont guère été changés dès lors. Ils sont devenus traditionnels et les grands gosses en montrent le chemin aux petits, comme ils leur ont appris les *empros*. Vous ne les avez pas oubliés non plus, Oguey, Pouly, Cornioley et les autres. C'était, d'abord, le plus connu et le plus court.

La patte a,  
La ratte a,  
Flûte.

Et sur ce mot, le camarade désigné était « sauve ». Ou bien :

Enig, benig, top, trai  
Trif, traf, kumm mehr.  
Ag de brod, zinguenan,  
Tnie, pffanne, dousse, house!

Mots étranges auxquels les savants ont cherché une signification, dont nous nous inquiétons, d'ailleurs, fort peu. Ou encore :

Une poule sur un mur,  
Qui picotait du pain dur,  
Picotin, picota  
Lèv-la piaute et saute en bas.

On disait aussi :

Une pomme, saint Nicola  
Cinq baguettes soufflérina  
Guerre! Guerre!  
Monte la garde;  
Un bon soufflet  
Pour qui?  
Pour toi?

Et d'autres, et d'autres, dont le rythme et les mots imprévus chantent à mon oreille tandis que j'écris ces lignes, mais qui vous ennuieraient certainement. Il faut savoir se borner. Nous ne le savions guère. Les gosses ne le savent pas mieux aujourd'hui. Je suis allé, il y a un peu de jours, faire visite à mon village et j'ai vu courir les gamins, frimousse éveillée, bec ouvert, jambes de ci, jambes de là, criant, jodlant, à qui mieux mieux, à qui plus fort. Ah! s'en donnaient-ils devant le nouveau collège. Mais il m'a semblé que cela ne valait pas nos huchées de jadis, autour de la vieille maison, sous l'œil du régent, toujours prêt à mettre le holà quand le tapage devenait excessif ou que le jeu menaçait de prendre une tournure belliqueuse, et souvent dangereuse pour la clôture du jardin et les choux, carottes, poireaux, entourés de plate-bandes fleuries.

G. Héritier.

**Le verbe roi.** — Le professeur à l'élève :

— Dites-nous ce que vous savez sur les verbes ?

Celui-ci, après un moment d'hésitation :

— M'sieu, les verbes... c'est tout le contraire des rois.

— Comment cela ?

— Sans doute, puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.